



Découverte

# CAMEROUN

## Dans le sillage de l'éland

**L**e nord du Cameroun est désormais la seule région du monde où l'on peut encore chasser l'éland de Derby. Quête ambitieuse, trophée envoûtant, la plus grande des antilopes demeure une forme de paroxysme. Sur ses traces, immersion dans l'Afrique véritable.

*Texte Thibault Engelsen photos Safaria  
(T. Engelsen/F. Mathieu/T. Jandrell)*

Un beau mâle dans son biotope de prédilection.  
Une vision grisante et précieuse.

# CAMEROUN

## Dans le sillage de l'éland

**N**ous cherchons une apparition. De la rencontre avec l'éland de Derby, on conserve souvent une compréhension imparfaite. Même si l'on suit sa trace, même si l'on sait qu'il est proche, c'est toujours de manière très subite que la brousse dévoile la silhouette de la plus grande des antilopes. L'éland apparaît brutalement, comme si la seconde d'avant, invisible, il n'avait pas encore de substance, de matière. Puis il est là, énorme corps beige strié de blanc, l'allure lourde et lente d'un vieux monarque ployant sous les cornes prodigieuses. Et, tandis que déjà il se dissipe, on voit le puissant cou noir gonflé de muscles et l'immense fanon qui, à chaque pas, frappe l'air d'un côté, de l'autre, comme une cape qui s'agite par jour de grand vent.

Nous sommes immobiles dans l'obscurité. Dans la bouche, nous avons le goût de la poussière soulevée par la fuite du troupeau. Tout autour, entêtant, il y a ce parfum enivrant et si particulier, le parfum de l'éland, unique parmi toutes les senteurs animales. C'est une bonne odeur de miel et de foin, dont on s'imprègne, chaude et épicée, légèrement âcre, aux arômes sauvages et brutaux, mais pourtant étonnante et si subtile; une belle odeur qui flotte, rassurante dans la pénombre, comme celle du romarin dans la fraîcheur d'une nuit d'été.



Voilé par l'Harmattan, le soleil se lève sur la brousse africaine. Le pistage de l'éland, c'est d'abord un travail d'équipe : conserver la trace à tout prix et la suivre tel un fil d'Ariane...



Dans le ciel, la lumière blanchit. Nous émergeons des limbes d'un demi-sommeil, bercés par les cahots de la piste. Dans la brousse, les ombres naissent, la végétation se révèle, vivante, audacieuse. L'aube est ici si fugace; elle ne s'attarde pas. Le soleil passe par-dessus l'horizon et c'est déjà la lumière rose. D'arbre en arbre, résonne le sifflement langoureux des calaos. Sur la piste froide, le sable est marqué de traces, vestiges du ballet nocturne des bêtes sauvages.

Nous aurions pu, ce matin, reprendre les traces du troupeau que nous avons approché hier soir. Avec la lune, les animaux auraient parcouru un peu de terrain durant la nuit. Mais les grands troupeaux ne vont jamais très loin. Quatre ou cinq heures de pistage auraient sans doute été suffisantes pour remonter les traces et le rejoindre de nouveau. Nous aurions pu le faire et si, dans le crépuscule mauve, nous avions vu, parmi toutes ces silhouettes nébuleuses, tourmentées par notre présence, le grand mâle que nous convoitions, vieux, noir et gigantesque, alors sans doute l'aurions-nous

Ci-contre : un mâle gigantesque, le cou noir et les cornes épaisses : le genre de trophée que le chasseur convoite...  
Ci-dessous : scruter la brousse sans cesse, dans ses moindres recoins. Tel est le secret pour voir l'éland avant qu'il ne nous voie.

fait, suivre ces traces toute la matinée jusqu'à trouver les animaux et les approcher encore.

L'aube est passée, et nous sommes de nouveau sur la piste, à l'autre extrémité du territoire. Nous cherchons d'autres élands. Nous sortons de cette petite vallée à la végétation dense et nous gagnons un vaste plateau de latérite, sec et désolé. Ici, il y a quelques mois, les feux de brousse ont dévoré toute la matière morte. Mais, déjà, les troncs de suie se parent d'un feuillage nouveau. Sous la cendre, perce déjà le regain.

Sur la poussière blanche de la piste, une trace se dessine, esseulée mais évidente. Une belle trace, bien large, avec sa jolie forme d'olive. La poussière est bien aplatie et les contours des sabots sont bien marqués. Dans la petite déclivité, aucune particule n'est venue se déposer encore.

Je descends sur la piste et je regarde cette trace que le temps n'a pas encore estompée. Koulagna, le pisteur, explore déjà les alentours, à la recherche d'indices nouveaux qui pourraient nous renseigner sur la fraîcheur de cette voie: une laissée, un brin d'herbe écrasé, une pousse sectionnée. Il tient entre ses doigts une petite paille verte qu'il vient de ramasser sur le sol. Je m'approche et je lui demande :

« Quand est-il passé ?

– La nuit. Fin de la nuit, me dit-il.

– La trace est belle, lui dis-je à nouveau.

– Elle est belle.

– Y a-t-il d'autres traces ?

– Non. C'est un solitaire.

– Il va marcher encore un moment, dis-je. Quand le soleil sera haut, il s'arrêtera. La nuit est claire. Il a marché sous la lune.

– Le vent n'est pas très bon, ajoute-t-il avec regret.

– Il changera peut-être de direction, lui dis-je.

– Le vent ?

– Non, l'éland. Suivons cette trace. C'est une belle trace.

– On ne peut rien faire pour le vent, dit-il.

– On ne peut rien y faire, dis-je, c'est le vent. Suivons-le. »

Nous quittons la piste et nous enfonçons dans la brousse, guidés par la belle trace de l'éland. Nous avons raison : il ne s'arrête pas, il marche tout droit sur le plateau dénudé. Nous suivons cette trame, d'un pas décidé, offerts à la morsure du soleil. Dans la colonne, le silence s'est imposé tout seul, comme à chaque fois que nous pistons. Chacun est déjà entré en soi-même pour y convoquer ses idées vagabondes. Le pistage, c'est aussi le territoire de l'errance.

Là-bas, à l'horizon, on devine les collines voilées par l'Harmattan. Plus loin, coule le Faro, grande rivière d'eau limpide précipitée entre les roches bariolées. Le grand plateau, lui, s'étant à perte de vue. Il n'y a rien ici. Rien que l'odeur de la latérite chauffée par le soleil et quelques oiseaux ternes qui s'envolent à notre passage. J'imagine l'énorme



animal solitaire qui traverse cette terre de cendres et de néant. Je vois ce grand corps puissant modelé par les années de marche et cet immense fanon qui se balance à chacune des foulées. Dans les brumes de chaleur, je devine cette silhouette évanescence qui avance sans cesse, presque irréelle, et qui s'éloigne sans jamais se retourner.

Nous marchons deux longues heures sur le plateau de latérite puis nous nous enfonçons dans une brousse plus dense et plus épaisse. Par endroits, l'éland est passé sur la roche, la trace devient invisible et nous la perdons. Il nous faut de longues minutes pour, plus loin, retrouver la voie. Le vent n'est pas bon, il vient dans notre dos et souffle par rafales légèrement obliques. Si l'éland marche ainsi avec le vent et conserve sa trajectoire, nous n'avons aucune chance. Il nous sentira avant même que nous ne puissions le voir. À chaque instant, je m'attends à découvrir la trace de l'éland qui court. On verrait alors la marque du sabot bien enfoncé dans le sol et, à l'arrière, la terre qui aurait été projetée par le mouvement du pied. On saurait alors que l'éland a pris notre vent et qu'il y a reconnu, menaçantes, les vieilles senteurs de l'homme. Las, nous nous assiérons sous un arbre, nous parlerions avec les pisteurs. Sans doute déciderions-nous d'abandonner le pistage car, une fois qu'il a pris l'odeur, c'est très compliqué de rejoindre à nouveau un solitaire d'éland; il sait que vous êtes là, le poursuivant, il reste sous le vent, il avance, il regarde; il se fait insaisissable.



# CAMEROUN

## Dans le sillage de l'éland

Les élands vagabondent sur d'immenses territoires à la recherche de végétation tendre. Pour atteindre les parties supérieures des arbres, ils placent le tronc entre leurs cornes et, avec l'action des muscles de l'encolure, le brisent d'un coup sec (ci-dessous).



Mais cet éland ne court pas. Il ignore que nous sommes sur ses traces. Il marche toujours, allant de l'avant, de son pas immuable de sempiternel vagabond.

Tant qu'il ne s'arrête pas, c'est une poursuite vaine. Sa foulée est bien plus vaste que la nôtre. À chaque pas, il s'éloigne davantage. Tant qu'il avance, il demeure une illusion.

Le soleil est maintenant écrasant. Inlassablement, nous suivons la trace qui nous mène à travers brousse. Nous sommes sous l'emprise de la fatigue et de la chaleur étouffante. Le corps avance seul. Nos pensées s'égarent, divaguent vers d'autres lieux. Pourtant, c'est maintenant que nous devons convoquer tous nos sens. Il fait très chaud et, probablement, l'éland s'est déjà arrêté à l'ombre depuis plusieurs heures. Nous devons le voir avant qu'il ne nous voie. Dans mes jumelles, j'observe les coins d'ombre et je crois voir des masses noires, mais ce ne sont que des troncs calcinés et ce

n'est pas l'éland. Parmi les branches enchevêtrées, l'une me semble plus épaisse, verticale et brillante, et je pense distinguer la corne spiralée de l'éland, mais nous approchons et ce n'est qu'une branche semblable aux autres. Au loin, il y a un mouvement brusque entre les arbres, comme un animal qui se meut, et je me dis que cette fois nous l'avons trouvé, voici l'éland, mais nous avançons et ne distinguons rien d'autre que les herbes hautes qui ploient, projetées au sol par le vent, puis qui se redressent violemment en se balançant dans l'air ; et ce n'est toujours pas l'éland.

Nous nous engageons sur une pente très légère et, plus loin, il y a une myriade de petits arbres au feuillage neuf et brillant, d'un beau vert très pur. Jusqu'ici, ça n'avait été qu'un long pistage rectiligne, avec la volonté de rattraper les



heures de retard que nous avons sur l'éland. Dorénavant, le rythme de notre progression ralentit. Les pisteurs s'affairent, les yeux rivés au sol, car l'animal a cessé sa marche de forcené. Ici, il s'est remis à manger, flânant entre les arbres, glanant quelques bourgeons à droite, quelques pousses à gauche. On voit la belle trace dans la poussière, la forme parfaite du sabot qui a écrasé les feuilles. On voit les troncs brisés à la force de l'encolure, pour atteindre le feuillage plus tendre de la cime. Nous avançons doucement entre les arbres. Je regarde le visage de Koulagna et, dans ses yeux, je vois qu'il a déjà rejoint l'autre versant, celui, irrévocable, où l'homme redevient sauvage, instinctif, prédateur. Comme souvent, il a senti que dans notre chasse quelque chose venait d'évoluer. D'un geste de la main, il balaie la profondeur de la brousse, ses milliers de troncs, son opacité végétale. « *Moi, la trace, me dit-il, toi, les yeux* ».

Maintenant je ne quitte plus mes jumelles. Je vérifie le vent et celui-ci est toujours mauvais. Je ne comprends pas que cet animal ne nous ait pas encore sentis et qu'il n'ait pas encore pris la fuite. Il y a là quelque chose d'étrange, qui peut-être joue en notre faveur, et je ne peux me l'expliquer.

Nous descendons encore vers le fond du petit vallon et la trace, qui va toujours droit, nous mène à l'entrée d'un vaste champ de hautes pailles. Jusqu'ici, nous avons pu pister car la brousse était brûlée et l'empreinte se dessinait sur la terre nue. Devant nous s'étendent les hautes herbes, denses et mystérieuses. Si l'éland s'est engouffré dans l'inextricable végétation, nous avons de bonnes chances de le perdre. Au cœur de cette marée végétale, la trace est invisible. Je sais que nous pourrions encore suivre l'éland quelques moments, que nous nous engagerons à sa suite sur un petit sentier de pailles couchées, que nous verrons encore ça et là les herbes froissées, les tiges pliées, et que nous saurons qu'il est passé ici avant nous. Mais c'est un véritable dédale et, dès que nous croiserons d'autres voies, nous ne saurons plus si ces pailles ont été couchées par l'éland ou par d'autres bêtes avant lui, par un buffle ou par un hippotrague. Surtout, c'est un labyrinthe opaque dans lequel l'homme progresse maladroit, aveugle et bruyant et, même si l'éland est là juste devant, tout proche, et qu'on sent son odeur qui flotte entre les herbes, nous ne pourrions jamais l'atteindre.

Les pisteurs cherchent à nouveau la trace, tentent de savoir s'il est vraiment entré dans les pailles. Koulagna s'est éloigné sur la droite, le long des herbes. Je le suis du regard et je le vois qui avance doucement, la tête baissée, pointant avec

sa petite baguette de bois, l'une après l'autre, ce qui semble être les traces de l'éland. D'un claquement de doigt sec, il nous indique qu'il a le pied, que l'éland n'est pas entré dans les pailles comme nous l'avions cru, mais qu'il a rompu sa trajectoire rectiligne et qu'il s'en est allé par là, en marchant.

En virant plein ouest, l'éland a quitté le vent, son meilleur allié, qui souffle toujours vers les pailles. Désormais, nos effluves, qui vont se perdre au fond du vallon, lui sont imperceptibles. Tout redevient possible. Avec Koulagna, nous faisons quelques pas côte à côte, puis instinctivement nous nous arrêtons. Je ne sais pas vraiment comment traduire ce geste. Devant nous, il n'y a que la brousse immobile et le bruit du vent dans les cimes. Nous relevons la tête, troublés par cette sensation que nous venons d'éprouver. Je saisis mes jumelles et, tandis que je me prépare à scruter la végétation, brutalement je comprends, sans pouvoir me l'expliquer davantage, que dans les secondes qui viennent, je vais voir l'éland.

Parfois, on aperçoit une forme ou une couleur qui attire l'œil. On hésite à dire si c'est l'animal que l'on recherche ou pas, on ne sait pas vraiment, on attend, on se déplace pour regarder mieux. Là, c'est évident. À une centaine de mètres, entre les branches, un fragment m'apparaît, immobile parmi les feuilles vertes. Je vois d'abord une tache brune qui est sa cuisse. Puis, en me déplaçant légèrement, l'extrémité de la ligne du dos et aussi la forme arrondie du ventre, jusqu'à la première strie blanche dessinée sur le pelage fauve.

Ainsi te voilà, grande bête. C'est donc l'ombre de cet arbre que tu as choisie. Toutes ces heures passées à te suivre, toute cette brousse dévorée dans l'ivresse de ton sillage. Pourquoi as-tu abandonné le vent ? Comment as-tu pu le laisser partir et t'aventurer sans qu'il te protège ? Comment peux-tu t'exposer à notre morsure, toi qui es ici en ton royaume ?

Ce que l'éland ignore, c'est que l'homme, malgré ses immenses faiblesses, ses sens approximatifs, ses talents oubliés, ses instincts disparus, est bien le seul des prédateurs à pouvoir reconnaître une trace, à pouvoir la lire et déterminer sa fraîcheur, à pouvoir la remonter, pas à pas,

Ci-dessus : le pisteur, concentré, scrute la brousse. Il a senti que quelque chose était en train de se passer. Ci-dessous : les longues cornes, l'épaisse fourrure, objets de toutes les convoitises.



# CAMEROUN

## Dans le sillage de l'éland

sans l'aide de son odorat, mais seulement avec ses yeux et avec cette faculté, qui le caractérise entièrement, de pouvoir se représenter sa proie, celle qui est au bout de la trace, et qu'on appelle, simplement, l'imagination.

Il nous suffit d'un tout petit geste de la main pour figer le reste de l'équipe. Doucement, les pisteurs s'accroupissent. Koulagna s'assied par terre, car désormais son travail est terminé. Le chasseur me rejoint, je sens sa respiration qui s'accélère, je sais qu'il ne voit pas encore l'éland. Il serre son arme entre ses doigts et, comme si je l'avais oublié, ce geste me rappelle, avec un peu d'amertume, que cet éland, maintenant que nous l'avons rejoint, nous devons le tuer. Il faut que nous gagnions encore quelques mètres et que nous nous décalions légèrement vers la droite afin d'apercevoir la tête de l'animal qui est cachée par la végétation. Il faut que nous atteignons cet arbre-ci, juste devant. Nous nous faufile, courbés en avant, tête baissée, sur la pointe des pieds. Derrière le tronc de l'arbre, nous nous relevons. Je déplie la canne de tir. Je montre l'éland à mon compagnon, et celui-ci le voit.

« Voilà l'éland, lui dis-je. Tu vois la cuisse, et ici l'épaule. Sa tête est à gauche.

— Je le vois. Je vois l'épaule, me dit-il.

— Bien. Ne tire pas, attends. Je veux voir les cornes. Je dois d'abord voir les cornes puis te dire s'il est beau. »

La tête et les cornes de l'éland sont masquées par quelques branches. Son corps est très grand et j'ai déjà vu que son cou était énorme et très puissant, très noir, avec sur le dessus de longs poils sombres. J'ai vu tout de suite que ça pouvait être l'éland que nous convoitions: un bel éland,



Un animal merveilleux au trophée remarquable, épilogue d'une chasse pure, longue, sans artifices.

un vieux mâle solitaire gorgé de sève, au faite de sa vigueur. Je dois simplement voir ses cornes. Je me baisse alors, je me déplace encore légèrement sur la droite. Ainsi je vois sa tête de trois-quarts arrière. Il la relève, la tourne à gauche, puis à droite, puis à gauche encore. À chaque mouvement, les deux cornes torsadées, arrogantes, immenses et merveilleuses, fendent l'air comme des mâts de navire. Il s'agit car il suspecte notre présence. Un craquement l'a peut-être alerté. Il lève la tête et cherche dans l'air un effluve. Quelques secondes encore puis, inexorablement, l'éland va s'enfuir et disparaître à jamais.

Il y a le vacarme fracassant de la détonation, puis le son mat du projectile qui percute le grand corps immobile. Il y a le bruit troublant de la bête qui s'effondre dans la poussière, foudroyée; puis celui, émouvant et amer, de son dernier soupir.

L'éland est couché sur le flanc, impassible, d'une pureté éblouissante. Déjà, ses yeux sont gris, comme la brume sur la mer. De son pelage fauve, tout chaud encore, s'échappent d'agréables senteurs de miel. ◆

### CARNET DE VOYAGE

#### L'organisation et le territoire

Le safari a été organisé par Safaria, amodiataire de la zone 18 bis, située le long de la rivière Faro. Le territoire de 120 000 hectares, bordant le parc national du Faro, est particulièrement réputé pour ses excellentes populations d'élands de Derby. C'est aussi un sanctuaire pour la plupart des espèces de savane (buffle, hippotrague rouan, lion, antilopes, etc.).

#### Comment s'y rendre ?

Depuis la France, il existe des vols directs Paris-Douala avec Air France. Vol intérieur Douala-Garoua le lendemain, puis transfert par la route jusqu'à la zone de chasse (4 heures de piste).

#### L'hébergement

Le camp a été entièrement reconstruit l'année passée. L'hébergement de grand standing s'effectue dans de vastes bungalows rectangulaires avec terrasse donnant sur la rivière. Les chambres sont climatisées et disposent de tout le confort nécessaire (salle d'eau privative, wifi, etc.). Mess de charme en matériaux traditionnels. Dîners servis au bord de l'eau.



#### La chasse

Safaris sur mesure, principalement axés autour de l'éland de Derby, avec la possibilité de chasser une gamme variée d'autres espèces (buffle, hippotrague, guib harnaché, céphalophes, antilopes diverses, etc.). Les safaris sont conduits par des guides de chasse professionnels français. La saison de chasse en savane s'étend de début janvier à mi-avril.

#### Contact

[info@safaria-car.com](mailto:info@safaria-car.com)